

amitiés mondaines. L'expérience en est bien douce : je m'y livre avec un contentement que tu connais, puisque tu l'éprouves toi-même. Hier, j'aurais voulu te dire comment j'avais passé ma journée, mais je ne l'ai pu à cause de mes occupations multipliées, plus qu'à l'ordinaire. Je n'ai point assisté à la messe qu'on a dite... cela m'aurait causé beaucoup trop de retard. J'en ai été triste : une journée sans messe est maintenant pour moi comme une journée sans pain ! je m'en ressens dans toutes mes actions, et je pense à chaque heure aux doux moments dont j'ai été privée. Tout ce que j'ai pu faire a été d'aller passer quelques instants à l'Église pour prier et méditer. Cet exercice m'a fait un grand bien. J'ai laissé mon âme s'épancher doucement en la présence de Jésus, et mon souvenir s'est ensuite reporté vers toi, qui priais peut-être à la même heure. J'ai trouvé chez moi, au retour, une compagnie babillarde avec qui nous avons parlé, et reparlé, de Jacques et de Pierre sans en plus finir. J'ai perdu pendant ce temps une grande partie des douceurs que j'avais goûtées le matin, et qui auraient persévéré dans la journée si j'eus été seule et tranquille. Cet état de langueur a duré jusqu'au soir, où je suis allée me retremper dans la ferveur auprès du cœur de Jésus, dans sa petite chapelle. J'ai prié ce bon maître de me pardonner ma faiblesse et mon peu de fidélité, d'oublier ma conduite du jour et de vouloir me traiter encore comme son enfant. Je lui ai promis que je ne serais jamais plus faible à ce point, et que rien désormais ne m'occuperait que lui seul. J'étais bien émue en faisant cette prière ; mais après, je me suis sentie si légère que j'ai remercié notre adorable maître de sa bonté, toute joyeuse à la pensée que le lendemain je le recevrais dans mon cœur. En effet, chère Louise, j'ai eu de nouveau cette faveur ce matin. Mes deux communions de cette semaine ont été plus ferventes que jamais ; j'y ai goûté chaque fois les dons de Jésus, mais si pleines, si entières, que je ne retournerais plus d'auprès de lui tellement j'y suis heureuse. Mon cœur va vers ce divin maître avec un élan, un attrait tout-puissant : je sens à la

fois et son amour et celui que je lui donne. Aussi, ce matin, lui disais-je bien sincèrement : " O Jésus, mon époux, mon bien, mon unique amour, si vous me voulez pour être d'une manière plus intime encore votre véritable épouse, par les vœux sacrés de la religion, prenez-moi ; j'irai à vous sans hésiter ; je quitterai tout ce que j'ai de plus cher au monde. Je laisserai tout pour vous suivre, si ma vie pure, retirée, ensevelie même dans un cloître doit vous être plus agréable. Vous me trouverez toujours soumise à votre volonté ; faites-moi connaître seulement vos desseins adorables..... " Telles sont, chère Louise, les pensées qui m'arrivent souvent, et tu ne saurais croire la joie qu'elles apportent dans mon âme.....

Dans quelques heures j'irai voir S... ; je ne l'ai plus revue depuis qu'elle m'a dit avoir reçu une lettre de M... ; je ne sais trop ce que contient cette lettre ; je te donnerai quelques détails. Je te loue de ton excellente idée : tu feras beaucoup de bien et je t'encourage à la suivre. Oh ! si un jour nous pouvions donner notre vie pour faire du bien, ce serait pour nous le comble des faveurs du ciel.

(A continuer)

— 00 —

Maximes et Pensées

Ce n'est pas seulement par des paroles que la sensibilité s'exprime : c'est par l'air, le regard, les accents, et le son de la voix.

(SUARD).

En regardant l'homme comme de loin, nous y apercevons d'abord une âme et un corps liés par un nœud inconnu, qui fait que les impressions du corps passent à l'âme, et que les impressions de l'âme au corps, sans que personne puisse concevoir le moyen de cette communication. Ensuite, en s'en approchant de plus près, on voit que ce corps est une machine composée d'une infinité de ressorts, et que l'âme est une nature intelligente, capable de bien et de mal, de bonheur et de misère.

(NICOLE).

Biographies

LE COMTE DE CHAMBORD.

HENRI V

Avec le comte de Chambord disparaît l'une des plus grandes figures de ce siècle, incontestablement. Ce roi sans couronne,—dit la *Minerve*.—laisse un nom plus grand, plus honoré, que la plupart des souverains qui ont régné de son temps. Le dernier des Bourbons personnifiait l'honneur et la dignité de sa race, la plus illustre des temps modernes et la plus vraiment royale. Cette famille de rois ne pouvait finir plus noblement.

L'événement a une portée considérable et cause plus d'émotion même que si Henri V était mort sur le trône, puisque le sort de la monarchie reste en suspens.

Le comte de Chambord était un grand homme et un grand chrétien. Il avait un esprit élevé, une haute noblesse de caractère et une intelligence supérieure, auxquels les adversaires les plus acharnés de la cause qu'il représentait rendaient eux-mêmes hommage.

S'il eût régné, il eût été un des meilleurs rois de notre époque, comme de cette illustre maison de France, la plus noble des maisons royales, qui a pourtant fourni tant de monarques éminents.

Pour nous, Canadiens, nous ne pouvons sans émotion voir disparaître ce dernier rejeton de la famille des souverains qui ont fondé notre pays, et qui l'ont doté des institutions qui nous ont permis de traverser heureusement toutes les épreuves dont notre existence nationale a été assaillie.

Le comte de Chambord comptait bien régner un jour. Il croyait avoir une destinée providentielle à cet égard. En 1873, lorsqu'il s'était agi pour lui de sauver la France des aventures qu'elle a courues depuis et qu'elle court encore, il refusa la couronne que la majorité de l'assemblée lui offrait,